

Et d'une ferme voix : Partez, âme chrétienne !
Lui dit-il ; qu'ici-bas plus rien ne vous retienne ;
De cette chair de mort soyez libre à l'instant.
Éloignez-vous ! Montez ! Votre Dieu vous attend ! »

C'est ainsi que Pierre expira.

Ce poème se termine par un épilogue que je serais tenté de regarder comme un hors-d'œuvre, s'il ne me rappelait à moi-même de lointains souvenirs. Il semble que Victor de Laprade ne puisse quitter son héroïne ; il ne veut se séparer d'elle que sur la tombe, et c'est avec la reconnaissance d'un cœur ému qu'il nous apprend que Pernette l'aimait entre tous les jeunes garçons de son âge et qu'elle fut son initiatrice dans la grande poésie. Quel poète, grand ou petit, célèbre ou obscur, n'a pas eu, enfant, sa Pernette ? La mienne, aussi, me sera toujours chère. Elle avait vingt ans ; j'en avais trois. Nos maisons, s'élevant en face l'une de l'autre, n'étaient séparées que par la route qui sépare le bourg. Lorsque, la fenêtre ouverte, elle repassait le linge que lui apportaient ses pratiques, du bout de son doigt elle me faisait signe de venir l'écouter. J'accourais, joyeux. Je m'asseyais à ses pieds et, m'a-t-elle répété souvent, le regard brillant et étonné, je retenais mes lèvres suspendues aux siennes pendant qu'elle me racontait le « Petit Poucet, » le « Chaperon rouge, » tous les contes qu'elle savait et tous ceux qu'elle racontait si bien. Elle n'eut guère de temps à consacrer à mon éducation poétique. Un mari survint qui me l'enleva. J'avais à peine six ou sept ans, mais déjà je rêvais poésie. Elle avait semé dans ma petite âme les germes d'une moisson qui n'est encore, il est vrai, ni abondante ni précieuse, qui ne le sera jamais peut-être.